

**Matthias Mader** est né le 28 juin 1884 en Bavière, à Thurmannsdorf (commune de Fürstenstein dans le district de Passau). Propriétaire fermier, il fit son service militaire de 1906 à 1908 dans le 16<sup>e</sup> Régiment d'infanterie royale bavaroise "Grand-Duc Ferdinand de Toscane". Le 6 août 1914, il fut enrôlé dans le 2<sup>e</sup> régiment d'infanterie de réserve royal bavarois (k.b.RiR 2), dont l'état-major était stationné à Munich et se composait en grande partie d'officiers professionnels du 2<sup>e</sup> régiment d'infanterie bavarois «Kronprinz».



*Matthias Mader, recrue au 16<sup>e</sup> régiment d'infanterie (Passau) vers 1908. (source : collection Joseph Mader)*



*Matthias Mader (2<sup>e</sup> personne à partir de la gauche) dans sa ferme, vers 1913. (source : collection Joseph Mader)*

Il épousa Anna (née Gsödl) le 17 février 1914. Lorsqu'il fut appelé le 6 août 1914, Anna était enceinte. A la naissance de son fils Mathias (le père de Joseph Mader) le 15 décembre 1914, Matthias Mader était dans les tranchées devant Arras.

Le 12 août 1914, l'ensemble du régiment fut embarqué à la gare centrale de Munich avec une destination initialement inconnue. Ce n'est que pendant le voyage que la destination fut révélée : le front occidental. Ils atteignirent Farschweiler [Farschviller] en Lorraine le 14 août 1914 et y connurent leur baptême du feu le 18 août près de Mittersheim.

Matthias Mader a combattu entre Roclincourt et Saint-Laurent-Blagny (Chantecler) d'octobre 1914 à juillet 1916.



*Matthias Mader (deuxième en partant de la droite) dans une tranchée devant Arras. Photographie par le capitaine Rechenmacher, son chef de compagnie. (source : collection Christoph Poschenrieder)*

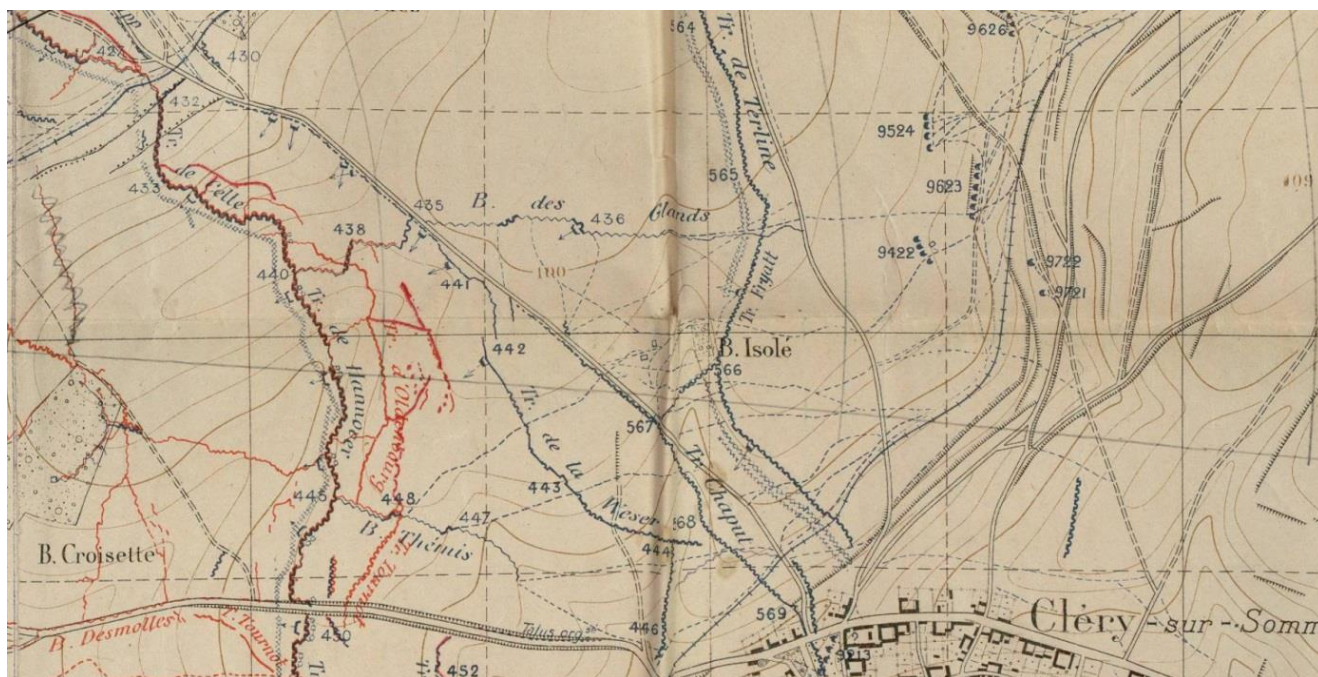
Joseph Mader, son petit-fils, livre ces souvenirs : « Je me souviens qu'il avait un grand respect pour l'artillerie française. Il appelait un canon d'artillerie lourde « Mère d'Arras » (en bavaois : « Arras-Muada »). Taquiner une « mère lion » qui défend ses enfants est dangereux ! Ce qu'il vécut dans les tranchées aux portes d'Arras fut probablement pour lui une « expérience clé » qui influença sa réflexion sur la guerre.

Sa recommandation pour moi et mon frère était toujours : « Apprenez le français ! » Il savait que ce pour quoi il s'était battu était mal. »

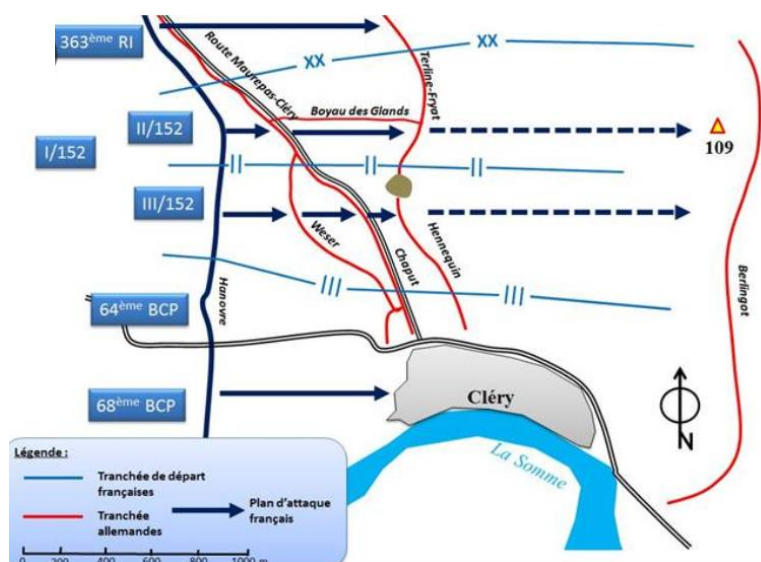
Du 12 au 29 août 1915, il reçut un congé, pour se reposer. Du 2 au 19 juillet 1916, il fut autorisé à rentrer chez lui pour la moisson.

En septembre 1916 à la Somme il dut défendre avec son bataillon la « tranchée de la Weser » et une partie de la route de Maurepas et affronter le légendaire 152<sup>e</sup> régiment d'infanterie (« les diables rouges »), au nord de Cléry-sur-Somme. Cependant, le bataillon put tenir la tranchée de la Weser jusqu'au 4 septembre 1916.

Joseph Mader décrit selon le J.M.O du 152<sup>e</sup> RI: « Le colonel Semaire (152<sup>e</sup> RI) eut des ennuis, car son aile gauche (Capitaine Thierry), qui put percer plus au nord (au kb RiR 3) avec de grosses pertes à la « tranchée de Terline », était vulnérable sur son flanc droit et les réserves le tenaient à peine disponible. Le bataillon de droite *« fut à peu près anéanti devant la tranchée de la Weser et ne comptait plus pour la suite de l'opération »*. Il demanda donc dans un premier temps un bataillon de zouaves, qui échoua également à la tranchée de la Weser. Finalement, il reçut le soutien du 174<sup>e</sup> RI venant en aide. »







Le 4 septembre 1916, du bataillon bavarois comptant environ 900 hommes, en restaient environ 100. Environ 80 d'entre eux, dont mon grand-père, furent capturés relativement sains et saufs.

Matthias Mader fut transféré au lazaret de Cagny le 9 septembre 1916.



*Cette photographie fut probablement envoyée à Matthias Mader alors en captivité en France en 1917. De gauche à droite : Anna Mader (épouse de Matthias Mader) ; Georg Gsödl (père d'Anna) ; assis : Maria Mader (mère de Matthias) avec sur ses genoux son petit-fils (fils de Matthias) ; personne inconnue ; Katharina Mader (sœur). (source : collection Joseph Mader)*

Sa femme n'apprit sa captivité qu'en février 1917 ; sa mère jura de construire une chapelle pour son heureux retour.



Sa carte de captivité mentionne plusieurs villes françaises : Villenauxe-le-Grand (26 décembre 1916) où il dut être employé dans une ferme, Orléans (17 août 1918), Chartres (25 août 1918). Il ne fut rapatrié que le 5 février 1920. De retour dans sa terre natale, il continua le travail dans sa ferme, qui est toujours aujourd'hui propriété familiale.

Matthias Mader regretta, en tant qu'agriculteur, d'avoir dû retourner dans la forêt bavaroise moins fertile, après avoir connu la riche agriculture de la France !



*Matthias Mader avec sa famille vers 1934 (deuxième rangée, à gauche) ; sa femme Anna ; son fils Mathias (le père de Joseph) ; au premier rang : les oncles de Joseph Mader. (source : collection Joseph Mader)*



*Photographie du passeport de Matthias Mader, 1953. (source : collection Joseph Mader)*

Anna Mader décéda en 1936 ; Matthias Mader le 22 décembre 1964.

Joseph Mader relate : « Grand-père a toujours pensé que la guerre était une erreur. Il a blâmé les Prussiens et surtout Kaiser Wilhelm II pour cela. Grand-père était un « Preußenfresser » [« *mangeur de prussiens* »]. Son père (mon arrière-grand-père) avait combattu les Prussiens en 1866. Le souhait de Matthias Mader aurait été que le prince héritier Rupprecht, son honoré commandant en chef, des mains duquel il avait personnellement reçu la Croix de fer de 2<sup>e</sup> classe pour sa mission devant Arras, devienne roi de Bavière. »

Matthias Mader n'est jamais retourné en France ; il croyait qu'on ne pouvait pas laisser les animaux seuls à la ferme. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il s'est lié d'amitié avec un prisonnier de guerre français, Monsieur Palmyre Lantelme, qui était en Service du Travail Obligatoire dans sa ferme. Joseph Mader lui rendit visite à Avignon dans les années 1970.

Monsieur Palmyre lui raconta que Matthias le soutenait lorsque les oncles le taquinaient (en plaisantant) après les « grandes victoires » du début de la guerre. Comme Monsieur Palmyre qui disait : « *attends et vois* », Matthias pensait que le règlement de comptes venait toujours à la fin.





